

L'ABBE BONNEL DE LONGCHAMP

SON SÉMINAIRE A SAINT-SULPICE

ET SON NOVICIAT CHEZ LES PHÊTRES DU TRÈS-SAINTE-SACREMENT

PAR LE

R. P. HENRI DURAND

1 vol. in-32 de 380 pages Prix franco 45 cts

(Extrait)

LE SECRET DE LA SAINTÉTÉ. — LES PREUVES DE L'AMOUR. — *Pati et contemni.*

Toute la sainteté consiste à imiter Jésus, notre divin modèle, à s'unir à Dieu en Jésus et par Jésus ; mais c'est l'amour qui mène à cette union : plus on aime plus on est saint : le plus court chemin, et en même temps le plus noble et le plus beau pour arriver à la perfection, c'est la voie de l'amour. — Aimer, voilà le secret des saints. L'abbé Bonnel le comprit de bonne heure ; il entra et marcha courageusement dans cette voie vraiment royale.

Il s'agit ici, on le pense bien, d'un amour fort, généreux, constant, saintement prodigue de lui-même et portant à la pratique de toutes les vertus. — Il va nous dire lui-même ce qu'il en est ; il s'écriait dans une lettre à une jeune religieuse, sœur Marie-Joseph, sa parente, et novice à cette époque :

“ Oh ! l'amour ! l'amour ! demandons l'amour, volons à l'amour : avec l'amour, une couronne d'épines vaut mieux qu'un diadème, une croix qu'un sceptre, la souffrance que toutes les armées rangées en ordre de bataille ; avec l'amour, la prière est le levier qui non seulement doit soulever la terre, mais encore toute la céleste Jérusalem : avec l'amour on peut tout, car on ose tout : *Aimez et faites tout ce que vous voudrez*, dit saint Augustin. Mais comment aimer ? diras-tu ; tu ne l'ignores pas, la preuve de l'amour, c'est l'action. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même le dit : *Celui qui connaît mes commandements et les observe, celui-là seul prouve qu'il m'aime* ; et le moyen de prouver son amour est aussi le moyen de l'acquiescer...”

Il lui écrivait encore sur les avantages de l'amour et l'estime que nous devons en avoir :

“ Aimer Jésus, cela dit tout : car aimer Jésus c'est avoir Jésus, c'est posséder Jésus, et qui a Jésus a tout : voilà donc la richesse qu'il nous faut acquiescer à tout prix, l'amour, la possession éternelle de Jésus : oh ! quel trésor ! La vie entière, avec tous ses sacrifices, est-elle de trop pour une pareille entreprise, pour se mettre, coûte que coûte, et généreusement, à la recherche de ce trésor des trésors ? Oh ! non, n'est-ce pas ? mille vies, s'il le fallait, avec toutes les souffrances physiques et morales, tous les dégoûts, toutes les sécheresses et toutes les répugnances qu'il plairait à la divine bonté de nous faire supporter, ne seraient pas de trop. La nature peut trembler à la vue d'une pareille perspective, il ne lui est pas donné d'être impassible ; mais la volonté, aidée de la grâce de Dieu, peut dire son *fiat* et marcher sans crainte, car elle sait qu'à chaque jour suffit son mal, et que le Dieu de toute bonté et de toute consolation ne nous charge jamais au-dessus de nos forces...” Mais aimer Jésus, c'est l'imiter et le suivre en tout et partout. “ Suivons pas à pas Notre-Seigneur Jésus-Christ : nous le savons, le chemin est étroit et glissant ; il faut poser le pied où il a posé le sien, sous peine de nous voir tomber de chute en chute jusqu'au fond de l'abîme. — C'est un honneur très grand que notre divin Maître nous fait de nous engager dans la voie étroite de la perfection ; ne déclinons donc point cet honneur, car ce n'est rien moins que la donation de son amour. Aimons donc, comme lui, la pauvreté, les mépris, les souffrances !” On le voit, il entendait l'amour de la belle manière, à la façon de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix ; mais laissons-le développer ce sujet si intéressant ; il continue ainsi la même lettre :

“ Les gens du monde veulent des richesses, ils font tout ce qu'ils peuvent pour les acquiescer : veilles, temps, fatigues, santé même, tout est mis à contribution pour arriver au but qu'ils se proposent. Eh bien ! nous, demandons en tout et partout, par nos prières et nos désirs, l'amour de la pauvreté, de l'humilité et de la souffrance.

“ Exerçons-nous à cette pauvreté ; excitions-nous à la joie lorsqu'il nous manque quelque chose ; songeons que Notre-Seigneur n'avait point où reposer sa tête, que même aujourd'hui, dans son état de gloire, quoiqu'il soit caché dans son Sacrement d'amour, il réside dans des lieux qui ressemblent plutôt à des granges qu'à des églises ; qu'il descend, à la voix du prêtre, sur des linges et dans des vases sacrés peu dignes de sa Majesté : ne rougissons pas de porter des vêtements usés et rapiécés, pourvu qu'ils soient propres ; il y a mille autres pratiques que le bon Dieu nous fera comprendre au fond du cœur.”

Et l'humilité, il en parle comme ferait un saint consommé : “ La sainte humilité, sans laquelle aucun germe de vertu ne peut se développer, sans laquelle l'âme n'est qu'un panier percé qui laisse fuir les grâces à mesure que Dieu les donne ; oh ! avec quel cœur ne devons-nous pas la chercher ! Vois-tu, nous devons en faire une affaire capitale, la préférer aux talents, à la réputation, à tous les biens du monde ; car on peut se glorifier d'avoir telle ou telle vertu, la charité, la douceur, la patience ; on peut voir avec complaisance ses actes de pauvreté et de mortification, et alors c'est un bien que nous nous laissons voler ; mais dès que nous avons l'humilité, ce sont des biens qui demeurent et qui, par la grâce de Dieu, grossissent chaque jour en nombre et en valeur.

Demandons-la donc sincèrement à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; allons la puiser, dans son sacré Cœur, qui est doux et humble ; conjurons-le, par tout ce qu'il a de plus cher, de vouloir bien nous accorder la grâce d'une parfaite humilité, de nous découvrir, de plus en plus clairement, les motifs qui nous la feront désirer avec le plus d'ardeur, et d'employer les moyens qu'il sait les plus propres à nous mettre en possession de cette divine vertu.

“ Aimons à être ignorés, comptés pour rien, contredits dans nos sentiments ; soyons heureux lorsqu'on découvre nos défauts, cachons nos vertus, et laissons voir nos mauvaises inclinations ; s'il y a quelque bien en nous, rendons-en grâces à Dieu, et confondons-nous d'être l'objet d'une si grande bonté et d'une si touchante miséricorde. Quand on nous reproche une faute, si elle est vraie, avouons-la franchement ; si l'on s'est trompé, ne répondons rien, sinon que nous en sommes capables. Nous arrive-t-il de tomber dans quelque péché, demandons sincèrement pardon à Dieu de l'offense que nous avons eu le malheureux courage de lui faire, mais réjouissons-nous de la confusion qu'elle nous donne. Avons-nous contristé quelque personne avec laquelle nous vivons, allons nous excuser sincèrement auprès d'elle, et ramassons comme une perle précieuse cette occasion qui nous est donnée de nous humilier. Quoiqu'il arrive, dans une journée, de mettre le pied sur notre orgueil, notre vanité et la vaine gloire ! Au moins, sachons en profiter, montrons notre bonne volonté à Notre-Seigneur, et lui-même mettra dans notre âme cette soif d'humiliations dont les saints étaient altérés ; il nous fournira les occasions d'exercer cette vertu, et, par ce moyen, de la fortifier ; mais, pour cela, il faut désirer, prier, demander à cor et à cri, et de plus, du temps et de la patience ; mais le temps me presse, et pour cette vertu comme pour les autres, le tout n'est pas d'en savoir discourir, mais de la mettre en pratique, ce qui est peu mon fait.”

Si les lignes qui précèdent révèlent son affection pour la vertu fondamentale du christianisme, son amour des souffrances n'éclate pas moins dans celles qui suivent :

“ Pour ce qui regarde les souffrances, il n'y a qu'une chose à constater, c'est que la vie chrétienne en est pleine, et c'est là un bonheur : souffrir pour Jésus, y a-t-il rien de plus consolant ? Souffrir en son âme, souffrir en son corps, souffrir pour payer ses propres péchés ou pour gagner les âmes à Dieu : en un mot, souffrir c'est donner un aliment à l'amour ; et quoi de meilleur que l'amour de son Dieu ? Saint Paul nous apprend qu'il *surabondait de joie au milieu des tribulations* ; ah ! c'est qu'il savait que c'est par de *nombreuses tribulations* qu'on arrive à la possession de Jésus-Christ. Dis-moi ce que cet adorable Sauveur n'a pas souffert, et je pourrai te dire ce qu'on peut retrancher dans le domaine de la souffrance ; mais il n'y a rien à retrancher ; c'est qu'en effet chaque chrétien doit porter sa croix, et cette croix, elle est de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants. Qu'une âme qui est tout à Dieu est heureuse ! car elle a droit à toutes les souffrances. La croix ! vive la croix ! avec elle on triomphe de tout : *In hoc signo vinces* : *Par ce signe tu vaincras*, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ à Constantin. Cette parole est toujours vraie et toujours efficace.

“ Oh ! demande bien pour moi cette sainte soif d'humiliations qui ne dit jamais : C'est assez !...”

Il écrivait encore : “ Aimons, désirons, cherchons les humiliations et les souffrances ; demandons-les à Dieu comme de pauvres mendiants qui ne se lassent point de demander, tant la faim et la soif les pressent !”

Tel est l'amour qui possédait le cœur de l'abbé Bonnel : le monde pourra bien appeler cela de la folie, mais c'est la folie de la Croix qui confond la vaine sagesse de la terre. Depuis que la Sagesse incarnée a bien voulu passer par les souffrances et les humiliations du Calvaire, la devise des saints a toujours été la même : *Pati et contemni, souffrir et être méprisé.*

“ Aimons à être ignorés, à passer pour des idiots, des imbéciles, des niais,” répétait-il souvent, dans ses lettres, à ses amis, et il savait donner l'exemple.

Il faisait quelquefois des fautes si grossières en fait de prononciation ou d'orthographe et se permettait aussi des questions si puériles, qu'il y avait évidemment là dessein formel de passer pour ignorant et illettré ; mais il faut avouer qu'il n'y pouvait réussir.

Enfin, il appréciait si bien la valeur de la croix, qu'il priait ses amis de rendre grâces à Dieu quand il souffrait davantage, par exemple, quand il lui arrivait de cracher le sang.

Ayant été forcé d'interrompre une lettre à cause de ses souffrances, il la continuait en ces termes : “ Dix jours de maladie m'ont empêché de reprendre ma lettre : dites donc que le Bon Dieu ne me gêne pas ! oui, *gaudeamus et lætemur* !”

Un jeune séminariste qui a été, lui aussi, une des gloires de Saint-Sulpice, disait sur son lit de mort : “ Si les douleurs pouvaient se vendre, je voudrais en acheter.” Notre pieux abbé était, on n'en peut douter, dans les mêmes dispositions lorsqu'il écrivait à un ami souffrant :

“ Je vois que Notre-Seigneur Jésus-Christ veut vous faire goûter un peu de sa croix, c'est du

bon et du solide ; mais, vous le savez, il faut, pour la souffrance, apporter ce raffinement que la nature nous fait mettre dans la jouissance, c'est-à-dire qu'il faut se soigner quand on souffre pour être en état de souffrir une autre fois, et ménager la bête afin qu'elle puisse souffrir plus longtemps sur cette terre. Si cette pensée ne me retenait, il me semble que je ne pourrais pas rester dans ce misérable monde ; mais souffrir pour me sanctifier et sauver des âmes, ah ! c'est mon bonheur !”

En somme, ces désirs et cette joie de souffrir avaient leur source dans le zèle de sa sanctification personnelle et dans son amour pour Jésus et les âmes : pour Jésus, qui a tant souffert à cause

de nous ; pour les âmes, qui ne peuvent être sauvées que par la vertu de la croix. C'est ainsi qu'il s'en explique dans le passage suivant, toujours avec le même entrain surnaturel :

“ Dieu nous dit par trop de bouches qu'il faut que nous soyons des saints pour que ce ne soit pas sa volonté. Marchons donc avec courage ; coûte que coûte, soyons de ces hommes qui ont dit : Le bien ce n'est pas assez, il nous faut le mieux ; le devoir c'est trop peu, il nous faut le sacrifice ; notre capitaine Jésus-Christ marche à notre tête, il s'en va à la conquête des âmes, notre arme comme la sienne, c'est la croix, rien que la croix, toujours la croix !”

LES ESCLAVES CHRÉTIENS

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS DE L'ÉGLISE JUSQU'À LA FIN DE LA DOMINATION ROMAINE EN OCCIDENT

PAR

PAUL ALLARD

1 vol. in-12 de XVI-492 pages Prix franco \$1.00

De nombreux auteurs ont écrit sur l'esclavage, ce péché originel des antiques civilisations ; et, disons-le tout de suite, il n'est pas difficile à l'historien érudit et impartial qui étudie cette matière, de faire ressortir le rôle civilisateur de l'Église, dans le sein de laquelle ont fleuri l'égalité et la liberté, naissant l'une de l'autre et s'épanouissant à l'ombre de la croix. Et néanmoins, sans tenir compte des éloquents et irrésistibles démonstrations fournies par M. Wallon pour les premiers siècles, par M. Cochin pour les temps modernes, une récente école historique, à la tête de laquelle s'est placé M. Havet, a osé contester la part qui revient au christianisme dans la destruction de l'esclavage, et, en général, dans le progrès intellectuel, moral et social accompli depuis dix-huit siècles.

En présence de l'attitude nouvelle prise par cette École historique, et à côté des savantes expositions qu'elle a provoquées, M. Paul Allard a pensé qu'il y avait encore place pour une monographie qui se proposerait de reproduire de préférence cette multitude de détails intimes, d'épisodes touchants ou grandioses, ces parties vivantes, mais secondaires, qui trouvent difficilement place dans le cadre d'une histoire générale. À ses yeux, comme aux yeux de tout homme sérieux et clairvoyant, l'histoire, interrogée sans parti pris, démontre que le christianisme a été la cause du progrès moral accompli depuis son avènement, et que sans lui l'esclavage n'eût point disparu de ce monde.

L'ouvrage est divisé en trois parties : *L'Esclavage romain, — l'Égalité chrétienne, — la Liberté chrétienne.*

On est trop porté à s'imaginer que l'esclavage était une condition de prospérité pour l'agriculture, et l'instrument fécond de ce qu'on appelle *les travaux des Romains*. Il n'en est rien, et M. Allard démontre, l'histoire à la main, que le souffle empoisonné de la servitude avait, bien au contraire, arrêté l'essor de l'industrie, ruiné l'agriculture, altéré la notion même du travail et fait de celui-ci un objet de mépris, ce qui avait eu pour conséquence funeste de jeter dans l'oisiveté, et conséquemment dans la corruption, la classe entière des hommes libres. Nous ne pouvons que signaler ce vivant tableau de la société romaine, en constatant le vif intérêt que présente la lecture de plus en plus attachante des cinq chapitres de cette première partie, intitulés : *Les classes populaires et l'esclavage. — Le travail industriel et domestique. — Le travail agricole. — Les maîtres. — Les esclaves.*

L'esclave était un *corps*, ou mieux une *chose*. L'Église ne pouvait approuver ces principes désorganisateur : pour elle, l'esclave était avant tout, une *âme* ; il était, aussi bien que le maître, une *personne*. Proclamer l'égalité de tous les hommes en Jésus-Christ, et montrer, par des exemples frappants, qu'à ses yeux celle-ci n'est pas une creuse formule, mais une réalité vivante, tel fut donc le premier pas de l'Église dans la voie au bout de laquelle elle devait rencontrer un jour l'affranchissement des esclaves. La seconde partie du livre de M. Allard est consacrée à étudier ce grand principe de *l'Égalité chrétienne*, et à en suivre l'application dans les faits. Elle fait l'objet de quatre chapitres intitulés : *L'Église primitive et l'Esclavage ; — Rang des esclaves dans la société chrétienne ; — Les esclaves martyrs ; — Le mariage religieux des esclaves ; L'apostolat domestique.*

Nous arrivons enfin à la troisième partie du beau livre de M. Allard, traitant de la *Liberté chrétienne*. Il lui consacre cinq chapitres : *L'Église et les affranchissements ; Les alumni chrétiens ; Réhabilitation du travail manuel ; Diminution du nombre des esclaves et progrès du travail libre au IV^e et au V^e siècle.*

L'égalité rendue à l'esclave dans l'ordre religieux et dans celui de la famille, c'était assurément une grande conquête, la conquête essentielle et fondamentale. Mais l'Église fit plus : usant de son influence, elle persuada aux hommes libres de compléter son œuvre, en encourageant et favorisant les affranchissements, comme des actes de libéralité, etc.....

Le sujet traité par M. Allard touche à l'histoire, au droit, à l'économie politique, à la philosophie chrétienne, et l'auteur n'a pas été au-dessous de sa tâche. L'érudition de l'investigateur n'y fait aucun tort à la verve du narrateur, et souvent les déductions les plus lumineuses se présentent comme la conclusion naturelle de ses plus dramatiques tableaux. Mais ce dont nous voulons surtout le féliciter, ce sont les vues élevées et fortement chrétiennes qui le dirigent et l'animent ; c'est là aussi ce qui doit recommander son livre. Pour notre part, nous sommes convaincus qu'il est appelé à détruire bien des préjugés, à redresser bien des erreurs, à dissiper bien des ténèbres.

BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE (passim).

CATÉCHISME

DE LA VIE INTÉRIEURE

Par M. OLIER, curé de Saint-Sulpice

1 vol. in-32 de XII-244 pages Prix franco, 15 cts.

Ce livre est si universellement connu et estimé qu'il est superflu d'ajouter le moindre commentaire.